Impressions personnelles sur le début de la présence de l'OSCE en Tchétchénie : "Camper dans des conditions difficiles"

Autor(en): **Tagliavini, Heidi**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue suisse : la revue des Suisses de l'étranger**

Band (Jahr): **23 (1996)**

Heft 4

PDF erstellt am: **30.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-912442

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

l'importance de cette présidence et nous ont apporté leur soutien. Personnellement, je suis convaincu que cet engagement à la tête de l'OSCE aura une influence positive dans d'autres domaines également, par exemple dans nos rapports avec l'ONU. L'adhésion reste notre objectif, même s'il n'est pas actuellement à l'ordre du jour de la politique extérieure suisse.

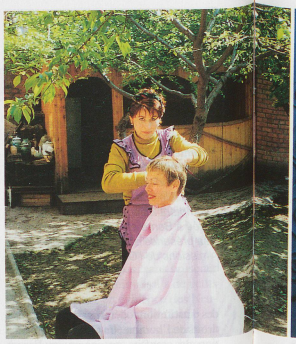
Le département des affaires étrangères que vous dirigez tient lieu, en un certain sens, de courroie de transmission entre différentes mentalités. Votre perception des traditions helvétiques, comme la neutralité ou le fédéralisme, a-t-elle changé?
La signification de la neutralité a profondément changé depuis la fin de la guerre froide. Son élément fondamental, l'engagement à ne pas participer aux conflits armés, reste valable. Néanmoins, il s'agit aujourd'hui de faire un pas de plus: comprendre que cela n'exclut ni une politique étrangère active, ni la participation aux efforts internationaux pour garantir et instaurer la paix. Quant au fédéralisme, il est encore considéré avec scepticisme par de nombreux pays. Cependant, il devient un élément toujours plus important pour la solution et la prévention des conflits, dans la mesure où il permet de concilier souveraineté étatique et autonomie. Ce sont deux principes auxquels je reste fermement attaché.

Malgré la modestie de ses moyens financiers et l'étroitesse de sa marge de manœuvre, l'OSCE a démontré, cette année surtout, l'importance de son rôle. Quel bilan tirez-vous de ces six mois de présidence?
Le processus de paix en Bosnie-Herzégovine a été au centre de nos activités pendant cette période, et je n'hésite pas à déclarer que l'OSCE a joué ici un rôle déterminant. En fait, seules les élections permettront de donner à la Bosnie une autorité jouissant d'une légitimité démocratique, ce qui contribuera à renforcer la paix et l'identité de l'Etat bosniaque face aux autres pays. J'ai une autre préoccupation, qui est de consolider les institutions de l'OSCE, de manière à ce que cette organisation puisse réagir rapidement et efficacement aux nouveaux défis.

Après les rencontres au sommet de Genève, Florence et enfin Vienne, ponctuées de fréquentes visites à Sarajevo, vous avez ouvert la voie aux élections en Bosnie. Est-ce que cela a été un choix difficile?
Certainement. La condition préalable à ces élections était l'obtention de garanties minimales s'agissant du respect des principes de liberté, de correction et de démocratie prévus par l'accord de paix. Il appartenait au président de l'OSCE de constater l'existence ou non de ces conditions. Et c'est ainsi que j'ai procédé à cette délicate évaluation de la situation avec le plus d'objectivité possible. Il est clair qu'en comparaison avec les élections auxquelles nous sommes habitués, ces dernières auront des carences; mais le plus important était qu'il y ait une possibilité raisonnable de jeter les bases de la reconstruction du pays.

Interview: Ilaria Bignasci ■

Flavio Cotti avec le premier ministre bosniaque Hasan Muratovic. (Photo: RDZ)



Salon de coiffure improvisé dans la cour de la mission de l'OSCE à Grozny.

Heidi Tagliavini devant la porte de la mission de l'OSCE, entourée de ses collègues de Pologne et de Hongrie, ainsi que d'un officier russe (au milieu) et d'un garde du corps tchétchène. (Photos d'archive)

Impressions personnelles sur le début de la présence de l'OSCE en Tchétchénie

«Camper dans des conditions difficiles»

Pendant quatre ans, le conflit entre Moscou et Grozny a couvé; c'est en 1991 que Doudaïev, président autoproclamé, avait déclaré l'indépendance de la Tchétchénie, ce que Moscou n'a jamais accepté. En décembre 1994,

*Heidi Tagliavini**

le conflit a éclaté. Quatre mois de violents combats ont ravagé la ville de Grozny et plus d'un village. Dès le début, l'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe (OSCE) a offert ses bons offices. En avril 1995, un mandat pour la recherche d'une solution pacifique a été adopté et une délégation composée de six personnes de différents pays (cinq diplomates et un colonel) envoyée en Tchétchénie.

Le conseiller fédéral Flavio Cotti, qui attachait une grande importance à cette mission de paix, a veillé dès le début à ce que la Suisse soit représentée parmi les six délégués du groupe d'assistance de l'OSCE. C'est ainsi que j'ai débarqué à Grozny en avril 1995, seule femme entre les premiers participants à cette mission de l'OSCE. D'avril à décembre, j'ai participé à sa mise en place et son développement. Dans la description très détaillée de notre mandat figuraient des tâches aussi importantes que la recherche d'un règlement pacifique du conflit, notamment par des négociations, l'incitation au respect des droits de l'homme, l'assistance pour le retour des innombrables réfugiés, l'appui aux organisations d'entraide internationales, etc.

*Heidi Tagliavini est étudié le russe, l'italien et le français à Genève et est entrée au service du Département fédéral des affaires étrangères en 1982. D'avril à décembre 1995, elle a été en mission à Grozny pour l'OSCE.

Des hauts et des bas

Après six semaines de négociations difficiles, nos efforts de conciliation ont débouché sur leur premier succès notable avec la signature, à laquelle j'ai assisté, d'un accord militaire, le 30 juillet 1995. Mes contacts quotidiens avec la population dans le cadre de notre action de conciliation et des activités d'observation de la situation en matière de droits de l'homme m'ont permis de découvrir la cordialité et l'hospitalité, mais aussi le tempérament de ce peuple du Caucase. Mes déplacements dans le pays pour notre mission de paix m'ont enseigné très directement que tous les villages ne soutenaient pas Doudaïev, le chef des rebelles. J'ai aussi vécu le lent sabordement de l'accord militaire par des attentats sanglants contre des personnages centraux du processus de paix et, vers la fin de l'année 1995, la progressive mise à l'écart de l'OSCE.

A notre arrivée en hélicoptère militaire russe sur l'aéroport totalement détruit de Grozny, en avril 1995, nous avons immédiatement compris où nous étions arrivés. L'impression que j'ai ressentie à la vue de la ville totalement détruite et du chaos qui s'ensuivait a été naturellement très forte au début. Mais j'ai bientôt constaté avec effroi à quel point on s'habitue vite aux ruines engendrées par la guerre; le premier choc passé, la vie reprend ses droits partout et en dépit de tout. Les jeunes filles, très maquillées et joliment habillées, font les coquettes dans la rue et la vie animée du marché intéresse malgré tout les gens plus que toute autre chose, peut-être parce que seule l'illusion de la normalité permet de faire face à la destruction totale.

Je supportais moins bien les nombreux chars russes qui, avec des soldats armés jusqu'aux dents sur le toit, fonçaient à travers les rues. Cet état de siège engendrait beaucoup de tensions entre la population civile et les militaires et les incidents armés faisaient partie du quotidien.

Des chaises pour tout luxe

Notre groupe d'assistance établit ses quartiers dans une maison qui, bien que proche du centre et dans un voisinage pratiquement en ruines, était restée presqu'intacte. Nous habitions une construction typique du nord du Caucase, composée de deux petites maisons reliées par une loggia qui, pendant l'été et jusque tard dans l'hiver, nous servit de cuisine, de salle de séjour et de bureau. Nous avions des fenêtres, mais pas de portes. Nous avions bien du gaz et une conduite dans la cour qui livrait sporadiquement de l'eau, mais pas d'électricité – ce qui n'avait rien d'étonnant compte tenu des destructions. Aussi passions-nous nos soirées, les premiers

mois, à la lueur des bougies et des lampes à pétrole dans notre cuisine de plein air et nos nuits sur des lits de camps, dans des sacs de couchage militaires.

Au début, nous n'avions ni meubles, ni équipement ménager, ni vaisselle, rien; le bazar nous permettait de parer au plus pressé, selon ce qui était disponible. L'arrivée, après un mois, d'un premier camion chargé de meubles IKEA (des chaises, par exemple), fut pour nous un luxe inouï! La cuisine et la lessive étaient pénibles, se doucher un véritable exercice d'acrobatie puisque, vu la rareté de l'eau, il fallait se servir d'une cruche et d'une cuvette en plastique; tout cela ressemblait, en fait, à du camping dans des conditions difficiles. Voilà qui contrastait singulièrement avec notre téléphone par satellite et nos ordinateurs dernier cri, dont nous pouvions nous servir quelques heures par jour grâce à un générateur bruyant.

«Le petit général»

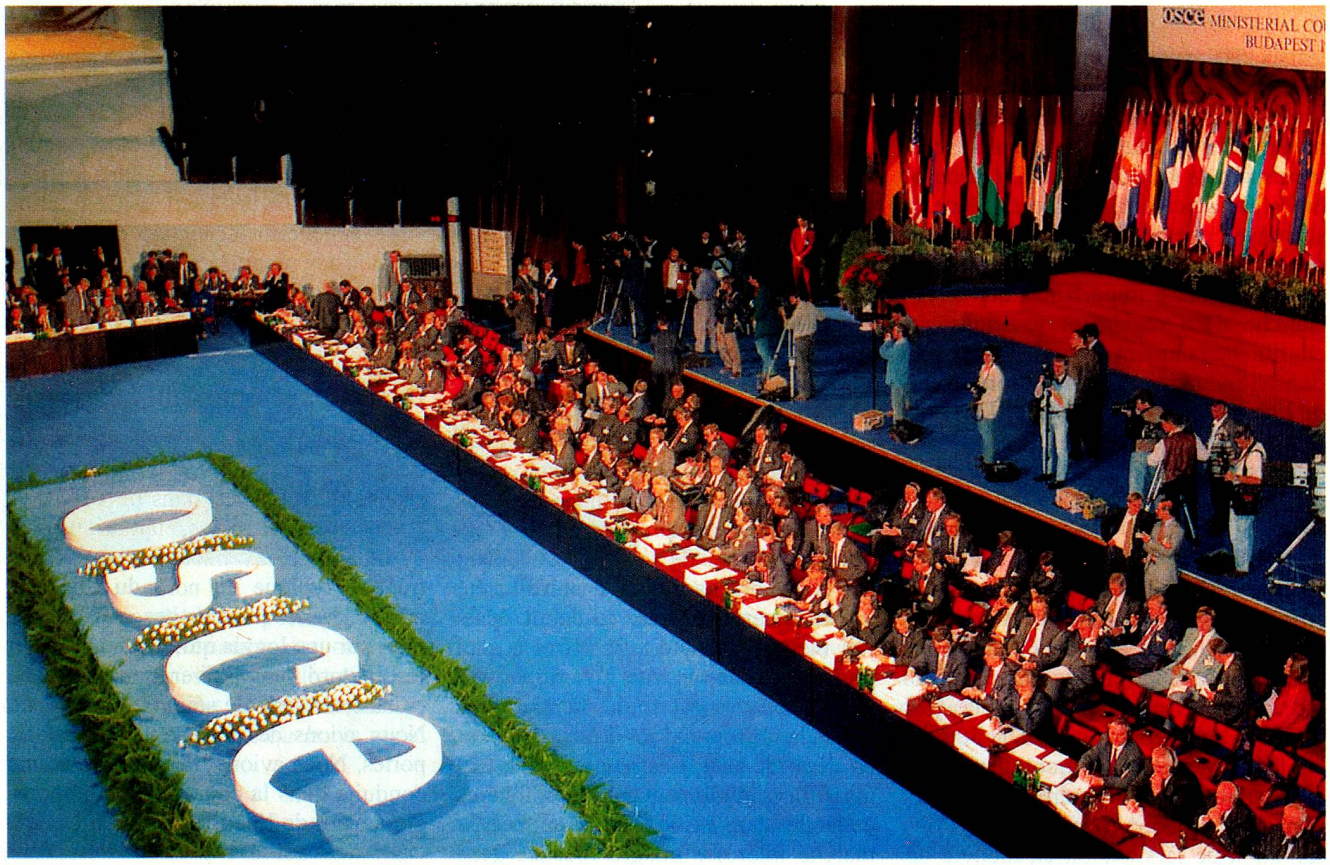
Un mot des problèmes pratiques au quotidien: conserver les aliments sans frigidaire par des températures dépassant parfois les 40° ou trouver de l'essence non additionnée d'eau pour nos voitures occidentales habituées à du combustible propre, ou encore se faire couper les cheveux. Une fois par mois, nous avions la visite de Raja, une coiffeuse, qui venait à la mission pour nous couper les cheveux dans le jardin, sous un abricotier, devant un débris de miroir, avec la seule paire de ciseaux qu'elle avait par hasard réussi à sauver de son salon de coiffure incendié. Nous l'avions surnommée «Generaltschik-Raja» (petit général), parce qu'elle nous traitait sans douceur.

Des expériences désagréables? Sans aucun doute les coups de feu nocturnes. Une fois la nuit tombée, Grozny passait aux mains des francs-tireurs tchétchènes auxquels les troupes russes répondaient massivement en engageant l'artillerie. Assis dans l'obscurité autour de la table de notre cuisine en plein air, les cinq hommes du groupe discutaient de la proximité des tirs. Nul ne voulait avouer qu'une part de peur y entrait aussi.

Notre groupe OSCE fut d'ailleurs souvent l'objet de menaces; manifestement, tout le monde n'appréciait pas notre activité de médiateurs. L'encerclement de notre mission par plus de cent miliciens lourdement armés, qui nous tinrent en résidence surveillée, ou le bombardement de notre maison par des inconnus était pour nous tout aussi dangereux que nos déplacements à travers des zones occupées, où régnait l'arbitraire. Lorsqu'en automne 1995, après l'échec de l'accord de cessez-le-feu, les personnages-clés du processus de paix devinrent de plus en plus la cible d'attentats meurtriers, l'insécurité générale s'accrut.

La paix demande du temps

Mon engagement en Tchétchénie prit fin en décembre 1995. A ce moment-là, les perspectives de paix étaient sombres. Tous nos efforts n'avaient-ils donc servi à rien? Il est vrai que la paix requiert la volonté de toutes les parties au conflit. Et il est illusoire de croire qu'il soit possible de régler en une nuit un conflit vieux de plus d'un siècle. Reste qu'il ne peut y avoir de solution militaire pour la Tchétchénie; seules des négociations peuvent conduire à la paix et c'est à quoi continue de s'employer la mission de l'OSCE – maintenant sous direction suisse. ■



Conférence du Conseil des ministres de l'OSCE, à Budapest, en décembre dernier. (Photo Keystone)